

REVUE
DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1842.

TOME PREMIER.

JANVIER.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1842

LE

THÉÂTRE SOUS L'EMPIRE.

PICARD.

Des diverses branches de littérature que le xvii^e siècle transmet au xviii^e, toutes épanouies et fécondées de ses influences, il en est peu qui s'y soient plus vite et plus sensiblement altérées que la comédie. Une fois disparue, cette génération de comiques issus de Molière et grandis sous sa tutelle, Regnard, Dufresny, Dancourt, si francs du collier et d'une verve si pétulante ; dès que Lesage eut voué au roman ce pinceau qui venait de tracer *Turcaret*, dès-lors la comédie dévia de ses voies, et fut en butte aux caprices de l'imagination ou aux paradoxes de l'esprit de système.

C'était là, du reste, une révolution nécessaire, et qu'entraînaient les tendances d'une société nouvelle. A cette époque d'analyse et de persiflage impitoyable, où le naïf était ridicule, où la dégradation des mœurs abaissait et confondait les rangs, se pouvait-il que la comédie ne perdît rien des franchises et du relief de son langage ? Non, sans doute ; docile au train des choses, elle se fit raisonneuse ou épigrammatique, passant d'un pamphlet de Voltaire aux *moralités* de Destouches, ou aux *sermons du révérend père Lachaussée*, comme disait Piron,

ce spirituel métromane qui, en se peignant lui-même, atteignit encôre au vrai comique. Mais, après ce chef-d'œuvre de *la Métromanie* et quelques belles scènes du *Méchant*, la comédie acheva de s'énerver entre les mains de Marivaux et de Dorat, qui, hérissant de pointes subtiles et taillant son miroir en mille facettes, y réfléchirent les grâces mignardes et le manège des coquettes du temps. Sous le creuset de ces faiseurs de quintessence et d'analyse sentimentale, tout sel comique s'évapora bientôt de la scène, et, pour en ressentir une grossière saveur, il fallut affronter les parades de la foire, ou ces proverbes égrillards dont Collé assaisonnait les soupers du château de Bagnolet, tableaux pleins d'esprit et de verve, mais d'un tel cynisme qu'on n'osait les représenter qu'entre deux vins, sous l'ombre discrète du paravant.

La décadence pouvait difficilement aller plus loin; déjà elle soulevait tous les bons esprits, qui se retournèrent vers ces chefs-d'œuvre du maître, qu'on ne jouait plus que dans le désert, et par acquit de conscience. Autour de Molière, un instant délaissé, se leva toute une secte de fanatiques admirateurs. C'est alors que Sedaine, du produit d'une de ses pièces, vouait un buste au *plus grand comique de tous les temps et de tous les siècles*. Mercier, dont la manie de réforme poussait jusqu'à l'absurde, demandait qu'on inscrivit au fronton du Théâtre-Français : « Ici on ne joue ni Racine, ni Corneille, ni Voltaire; ici on ne joue que Molière. » Cette *molieromanie* (la chose fit créer le mot) acheva de s'incarner dans Cailhava, digne, au reste, par ses leçons et ses exemples, du nom d'un des restaurateurs de la bonne comédie, que Picard lui décerna sur sa tombe. Joignons-lui Diderot, dont les théories dramatiques, à travers quelques paradoxes, étincellent de lumineux aperçus; Champfort qui, dans son *Éloge de Molière*, s'élève à la hauteur du sujet et le découvre sous toutes ses faces; Laharpe enfin, que son mépris de Plaute et son admiration pour Destouches n'ont point empêché de comprendre à fond le génie de l'auteur du *Tartuffe* et du *Misanthrope*.

Ces tendances de la critique, et le changement des mœurs aux approches de 1789, ne tardèrent pas à se prononcer sur la scène comique. Il n'y fut donné qu'à Beaumarchais, par la science de ses intrigues et l'entrain d'une verve intarissable, d'obtenir

encore, pour le compte de l'auteur, des applaudissements qu'on n'accorderait plus qu'au mérite de ses personnages. Déjà, dans *le Philinte de Molière*, Fabre d'Églantine, génie vigoureux, mais d'une incorrection systématique, était remonté aux sources de la bonne comédie, qui, puisée au sein même des caractères, en découle naturellement sous le seul jeu de leurs mobiles. En même temps, d'un modeste hôtel de la rue Saint-Jacques, où ils avaient vécu à l'abri du monde et de ses pernicieuses influences, descendaient vers la Comédie-Française deux jeunes poètes d'esprit droit, d'humeur franché et expansive. C'étaient Andrieux et Collin d'Harleville, tous deux auteurs de pièces écrites avec un goût qu'on n'avait plus, dont la beauté correcte, qui parfois s'anime d'une expression touchante, respire l'urbanité et le charme mélancolique de Térence. Mais à tous deux, comme au poète de Rome, manquaient la force comique et ce vif instinct d'observation, qui, saisissant les ridicules au passage, en combine avec art les saillies originales. Ce talent qu'ils n'avaient pas, ils le reconnurent chez un de leurs amis, leur successeur immédiat au théâtre, et qu'eux-mêmes s'empressèrent d'y introduire. A Picard était réservé l'honneur de régénérer la scène comique, en y substituant l'unité et la simplicité des plans aux capricieuses arabesques de Marivaux, ou aux *imbroglios* de Beaumarchais; en n'y exposant que des personnages vrais, d'une vérité parfois superficielle, mais qui toujours réfléchit un côté saillant de la physionomie de son époque. La comédie de mœurs, voilà le domaine de Picard, où le portèrent à la fois et la pente de son talent et les influences de l'esprit critique. Mais, avant de l'y suivre, il nous faut raconter les longues épreuves de son noviciat dramatique, et par quels douloureux efforts il s'ouvrit enfin l'accès d'un théâtre qu'il allait doter d'une gloire nouvelle.

Louis-Benoît Picard naquit en 1769, à Paris, cette naturelle patrie de nos poètes comiques. Il était fils d'un avocat très-distingué, qui a laissé au barreau des souvenirs d'éloquence et de rare intégrité que nous rappelaient récemment encore les mémoires de M. Berryer père. Suivant l'usage, il destina Louis, son aîné, à lui succéder dans l'exercice de sa profession, la plus honorable à ses yeux, comme de juste. D'ailleurs les heureuses dispositions de l'enfant se prêtaient à merveille au plan de son

père; non qu'au collège Louis-le-Grand il fût très-fort sur ses classiques; mais sa figure éveillée, l'entrain, le piquant de son esprit, réjouissaient le cœur du bon avocat, qui se promettait bien qu'une fois rompu aux affaires du barreau, cet esprit-là y vaudrait son pesant d'or. En attendant, il lui permettait les vers, que lui-même se passait dans les grandes occasions, en répétant à ce sujet: « C'est très-bien comme délassement; mais, pour un état, oh non! certes. » Aussi vit-il avec effroi son fils prendre au sérieux ces bagatelles poétiques, et s'y livrer passionnément. Ce fut bien pis, lorsqu'au sortir du collège le jeune Picard manifesta la plus invincible répugnance pour le droit et la procédure. Dès-lors, entre ces deux hommes unis par les liens les plus étroits du sang et de l'amitié, s'engagea une de ces luttes si douloureuses, si fréquentes toutefois, où, sous l'empire d'une vocation irrésistible, un fils se voit forcé d'enfeindre la volonté de son père, et n'est pas maître de sa désobéissance. Pour toute concession, Picard suivit ses cours de droit jusqu'au grade de licencié; mais, arrivé là, il refusa obstinément d'aller plus loin. Son ambition était ailleurs, et déjà l'entraînait tout entier vers le théâtre. Le père en fut désolé. Sur ces entrefaites, il reçut la visite de M. Tissot, alors maître-clerc de procureur. Après un mot d'affaires, M. Picard lui parla de son fils, dont il avait été le condisciple. « Que ne suit-il votre exemple! dit-il à M. Tissot; au moins, vous, vous avez pris le bon parti. Mais lui, de quelles billevesées ne s'avise-t-il pas? Des vers, des comédies, des romans, que sais-je, moi? Et tenez, ajouta-t-il en ouvrant le tiroir d'un secrétaire, voilà des siennes. » Puis, après avoir lu les vers de son fils avec l'accent chaleureux et tout le soin d'un auteur lui-même: « Convenez cependant, dit-il à M. Tissot, d'un ton moitié riant, moitié fâché, convenez avec moi que le drôle a bien de l'esprit; mais que ne se fait-il avocat (1)! »

(1) Dans son discours de rentrée à l'Académie française, où il remplaça Picard, M. Arnault a raconté le même entretien; mais, pour l'élever sans doute au ton du style oratoire, il en a quelque peu altéré les expressions familières, que nous reproduisons fidèlement d'après M. Tissot lui-même.

En dépit de remontrances paternelles, Picard allait son train. Il brochait des comédies qu'on refusait invariablement, refus qui fortifiaient encore les préjugés de l'avocat, et lui donnaient contre son fils une arme cruelle, l'ironie. Un jour donc, il résolut de frapper un grand coup, et faisant venir Picard : « Monsieur, lui dit-il du ton le plus solennel, persistez-vous à refuser un état des plus honorables, et que grâce à moi vous avez sous la main ? — Mais, objecta timidement le jeune homme... — Je vous entends. Alors choisissez-en un autre ; je vous laisse libre. Mais vous êtes sans fortune, et il vous faut un état. Faire des pièces de comédie n'en est pas un. Passe encore si on les jouait... Donc, je vous donne vingt-quatre heures pour adopter une profession. »

Le lendemain, Picard déclara qu'il s'en tenait à l'état de libraire. « Libraire soit, » dit le père ; et quelques jours après il lui signa de partir pour Nantes, où il le plaçait en apprentissage dans une excellente maison de librairie. Picard fut étourdi du coup ; c'était là un de ces guet-apens dont les pères seuls sont capables. L'exiler à Nantes, quand Paris devenait de plus en plus nécessaire à ses goûts comme à ses espérances ! car ce n'était qu'à Paris qu'on jouait la comédie et qu'on jouerait ses pièces, tôt ou tard. Force était d'obéir cependant ; il partit le cœur gros, et se promettant bien de revenir au plus vite. En effet, quelques mois après, il débarqua dans la maison paternelle, déclarant qu'à tout prix il lui fallait le sol de Paris et la liberté d'y suivre ses penchans littéraires.

Son père fut inflexible. Révolté d'une obstination qu'il jugeait déplorable, il lui ordonna de sortir de sa maison, n'y voulant pas nourrir un oisif, et il lui remit pour son entretien des sommes si minimes, qu'elles suffisaient tout juste à le faire vivre. Mais vainement espérait-il qu'aux prises avec la misère, la vocation dont se targuait son fils ne tiendrait pas. Sans les douleurs d'un père, qu'il ressentait sous les coups même de sa sévérité, Picard, libre d'étudier et d'écrire, n'eût point accusé son sort. Sa gaieté le consolait de la misère, et, tout en mangeant des châtaignes, son mets de prédilection, il entassait comédies sur comédies. Malheureusement, s'il ne se lassait pas d'en faire, on ne se lassait pas de les refuser. Treize pièces lui furent ainsi rendues, avec des compliments de reste sur le style

et les intentions comiques du débutant, qu'on mettait poliment à la porte. Picard n'y comprenait rien, et s'indignait contre la sottise des directeurs, mais il ne se rebutait pas ; sous ses manières rondes et faciles il renfermait une volonté des plus tenaces, qui, une fois le but marqué, s'y attachait imperturbablement. Après tant d'échecs, par une sorte de crainte superstitieuse et trop bien justifiée, il n'osait plus s'enquérir lui-même du sort de ses pièces. C'était un ami, Andrieux ou M. Droz (1) entre autres, qu'il chargeait de ce soin presque toujours pénible. Enfin, à force de négociations et d'instances, Andrieux lui fit recevoir au théâtre de Monsieur une pièce en un acte, *le Badinage dangereux*. Elle n'eut qu'un demi-succès, et même, à la première représentation, un plaisant s'écria qu'il serait dangereux pour l'auteur de renouveler souvent ce badinage.

Ce jour-là cependant Picard ressentit une des plus vives et des plus touchantes émotions de sa vie. Pour voir sa pièce, il prit un billet au bureau, et, complètement inconnu, se campa au beau milieu du parterre, où les places ne manquaient pas. Tout à coup il aperçut au fond d'une loge, dans l'angle le plus obscur, son père qui, caché à tous les regards, n'y était visible qu'à l'œil d'un fils. « Ah ! disait Picard, qui se plaisait à raconter cette anecdote, si ces braves gens du parterre eussent su comme alors redoubla l'intérêt que m'inspirait ma pièce, ils eussent applaudi et ri de bon cœur ! »

Ces applaudissements qu'il implorait en vain, le jour était proche où il les remporterait avec éclat. Mais alors un souvenir cruel empoisonnerait son ivresse. Son père ne pourrait plus les entendre. Il mourut presque réconcilié avec son fils, mais sans avoir senti le bonheur de s'avouer vaincu par ses triomphes.

On le voit, la jeunesse de Picard subit de rudes épreuves, et

(1) A cette occasion, nous remercierons vivement M. Droz : c'est à lui surtout, l'intime ami et le digne confrère de Picard à l'Académie française, à son infatigable obligeance, que nous devons la plupart des détails qui ont pu donner quelque intérêt et quelque nouveauté à la partie biographique de ce travail.

peut-être leur souvenir offre-t-il intérêt et moralité, surtout à cette heure où tant de génies imberbes se posent en martyrs de la société, l'accusant de ne rien faire pour eux qui n'ont rien fait pour elle. Sans doute, si l'on mesurait un poète comme un conscrit, mieux vaudrait que, nourri au Prytanée, il lui fût permis d'y éclore à l'aise; mais, en dépit des phrénologues, cette pierre de touche des vocations littéraires est encore à trouver. Laissez donc grandir le talent à ses risques et périls, et suivons l'exemple de Picard, qui, en résistant aux obstacles, les eût soufferts sans se plaindre s'il eût été seul à souffrir.

Rien d'étrange, au reste, dans la multiplicité de ses infructueuses tentatives. Abordant le théâtre avec l'inexpérience de la première jeunesse, Picard y dut subir de nombreux échecs; et, loin d'en être surpris, nous louerons encore la vigueur si précoce qu'il déploie, de vingt-deux ans à vingt-cinq ans, dans les pièces de son talent républicain; car ce fut au souffle de la révolution naissante que son talent prit essor. Tout se réunissait pour le seconder, et l'influence des opinions littéraires qu'au début nous avons signalées, et le mouvement d'une époque si favorable aux inspirations dramatiques. Aussi quelle distance déjà entre l'intrigue banale de ses *nouveaux Ménéchmes* et cette vigoureuse peinture de mœurs, *le Passé, le Présent et l'Avenir*, qui ouvre son théâtre républicain!

Picard lui-même nous met au courant d'une si rapide transformation. « Pendant la république, nous dit-il, l'auteur puisait sa verve autour de lui; on respirait l'enthousiasme. » D'après son titre même, cette pièce nous annonce une suite de tableaux qui embrassent successivement trois époques, sorte de comédie épisodique, qu'on a depuis si souvent renouvelée, et dont Picard réclame, à bon droit, l'idée première. *Le Passé*, c'est le règne de Louis XV; *le Présent*, l'élévation du peuple sur les ruines des privilégiés; *l'Avenir* enfin, qui est encore à naître, nous offre la mise en scène de ces utopies philanthropiques ou humanitaires, si fort à la mode en ce temps-là comme au nôtre. Sur ce dernier plan, la comédie échappe et tourne au fantastique; mais son expression est aussi vraie qu'énergique lorsqu'elle dépeint les roueries des puissants d'autrefois et le ridicule de leurs parades contre-révolutionnaires. C'était le côté le plus comique du sujet, et Picard l'a fortement mis en

relief. Aussi, aux personnages vertueux qu'il leur oppose, préférons-nous singulièrement ce marquis Duribar, type expressif de tous les Jean Du Barri de l'ancien régime ; son frère , un de ces archevêques si communs alors qui dépêchaient un séminariste à leurs ouailles , et jouaient à Trianon les *colins* d'opéra-comique ; et leur valet Deschamps, sorte de Figaro, aussi rusé et plus corrompu que son modèle, dont Picard a fait depuis *le Gil Blas de la révolution*. Il faut noter , entre autres scènes caractéristiques, celle où Deschamps vend sa sœur au marquis son maître, qui lui-même vendit la sienne au roi, comme son valet le lui rappelle avec une bonhomie des plus mordantes :

Ah ! je me suis défait de mes façons grossières.
 Tout le monde, à Paris, se conduit comme moi :
 Je fais pour monseigneur ce qu'il fait pour le roi.

Toute la scène du *club des privilégiés* est écrite de ce style dont Picard n'a plus ressaisi la pleine et vigoureuse empreinte. Ce mérite , fût-il le seul de sa pièce, annoncerait déjà chez un écrivain de vingt-deux ans un esprit d'une précocité singulière. Mais le fond ne manque pas sous la forme, et l'éclat des couleurs n'y sert qu'à fixer le trait des caractères, qu'à mettre en tout son jour l'expression des physionomies.

Malheureusement, Picard ne se maintint pas à cette hauteur où il s'était élevé de prime-saut et par l'élan des circonstances. Les autres pièces de son théâtre républicain le cèdent de beaucoup, en style comme en verve comique , à cette première comédie, que des contre-temps bizarres écartèrent de la scène, et qu'on n'a recueillie qu'après la mort de l'auteur. Citons cependant *les Visitandines*, où s'encadrent en une suite de situations piquantes les délicieux croquis du peintre du *Vert-Vert* ; *Andros et Almona*, où, secondé de M. Alexandre Duval, Picard sut de même adapter au plan de la scène un des admirables contes de Voltaire, *Zadig* (car, pour le dire en passant, le théâtre, à cette époque, comme la tribune et la presse, s'inspiraient sans cesse des écrivains de l'école philosophique) ; *les Suspects*, *la Vraie Bravoure*, deux amusantes comédies,

où M. Duval mit encore sa part d'esprit ou de gaité; enfin quelques pièces de circonstance, *Rose et Aurèle*, *l'Écolier en vacances*, et surtout *la Prise de Toulon*, parade militaire dont le contraste burlesque opposé aux braves de la république les soldats du pape et les traîneurs de sabre du camp de Coblenz. Monsieur (depuis Charles X) y figure en *ridicule*, et, sur le roc de Toulon, au bruit du canon d'attaque, délibère avec sa cour s'il lui convient de faire sa rentrée dans Paris à cheval ou en carrosse. Le spectacle se termine par l'enlèvement du fort aux cris de *vive la république*, qu'accompagne un chant de victoire et de reconnaissance aux libérateurs de la patrie.

On conçoit sans peine le succès d'enthousiasme qu'obtenaient ces représentations où les plus vives des passions du jour jouaient le premier rôle, où le public, se mettant sans cesse à la place du poète, recueillait avidement ses paroles et les fécondait de toute la chaleur de ses convictions. A ce titre, de telles pièces, presque nulles au point de vue de l'art, méritent l'attention de l'histoire; et nous en appellerons ici encore à la bonne foi de Picard. « A cette époque, nous dit-il, lorsque la France marchait à la frontière, il fallait électriser les masses, et le théâtre rendit d'immenses services. Je me fais gloire d'avoir payé ma dette de citoyen. » Mais s'il s'associait, d'esprit et de cœur, à ces généreux élans du patriotisme, toujours il refusa de servir le fanatisme de quelques démagogues, et comme La Harpe l'en a loué justement, il se garda de la grossièreté révolutionnaire comme de la contagion d'un faux bel-esprit, qui n'avait point encore disparu de la scène. Chose étrange, à cette grande et terrible époque, sous le règne des terroristes, les amoureuses fadaïses de Marivaux et de Dorat trouvaient encore des imitateurs. Vigée, Demoustiers, le vicomte de Ségur cultivaient le madrigal sur un sol jonché de sang et de ruines, et l'on criait leurs pièces, imprégnées du parfum des boudoirs, entre *le grand décret de la Convention*, et les *lettres b. . . . patriotiques du père Duchêne*. D'autre part, digne émule d'un tel journalisme, la démagogie des Hébert et des Chaumette, infectant le théâtre de ses influences, y soulevait les dégoûtantes inepties d'Artaud et de Silvain Maréchal. Grâce à son bon sens comme à la droiture de son ca-

ractère, Picard tourna ce double écueil, et dès que s'apaisa l'orage révolutionnaire, où tout citoyen devait au pays le concours de son bras ou de son intelligence, il se renferma dans le libre exercice de son art, et ne le tira plus de ses justes limites. Sans détourner les yeux du mouvant spectacle de la société, en ne cessant d'y puiser les modèles de l'empreinte des tableaux de sa comédie, il les dégagea des circonstances locales et accidentelles. Ses peintures y gagnèrent en relief et en profondeur, et formèrent dès-lors une sorte de galerie historique qui nous retrace fidèlement toutes les révolutions des mœurs dans ces cinquante dernières années.

Cette galerie s'ouvre avec éclat par *Médiocre et Rampant*, une de ses bonnes comédies, où même, s'il faut en croire M. Arnauld, Picard fit un pas dans le domaine de Molière. L'éloge est fort, mais juste à quelques égards. Sans doute on n'y retrouve ni la touche du maître, ni la profonde et saisissante vérité de ses portraits; mais le caractère du médiocre et rampant Dorival, celui de M^{me} Dorlis, la mère du ministre, bonne femme au fond, qui toutefois garde, comme sa parente, M^{me} Sinclair, de *l'École des Vieillards*,

Pour les plaisirs du monde un grand fonds de tendresse;

et surtout celui de Laroche, brave homme dont le cœur emporte la tête, qui, par la franchise même de ses attaques, fournit sans cesse à Dorival, qu'il veut confondre, des armes contre lui-même; tous ces caractères, disons-nous, sont saisis au vif et se développent d'une manière soutenue sur les divers plans du tableau.

Cependant ces éloges veulent quelques réserves. Ici Picard n'a rempli qu'une partie de sa tâche. Autant, je crois, par scrupule d'honnête homme que faute d'une entière liberté, il n'osa sous le directoire ce qu'a fait Lesage sous Louis XIV, peindre son époque telle quelle, avec tous ses vices et ses ridicules. Pour un intrigant de bas étage qu'il sacrifie à la morale, de combien de vertus il gratifie ses autres personnages! Pourtant trouvait-on alors dix honnêtes gens pour un fripon, ou le contraire ne serait-il pas la vérité même?

Insuffisante comme expression des mœurs, cette comédie pèche encore par les détails d'un style correct sans doute, mais sans couleur, sans énergie. Picard n'a plus retrouvé cette bonne fortune d'inspiration qui lui avait dicté les vers de sa comédie républicaine. Aussi écrivit-il plus habituellement en prose, bien qu'il proclamât l'excellence de la forme poétique. Toutefois, gardons-nous de trop accorder à l'autorité de sa parole. Pourvu que les personnages de la scène parlent un langage simple, naturel, conforme à leurs caractères comme à leurs conditions, vers ou prose, peu importe, ce nous semble. Bien plus, si l'on ne possède l'abondance de Molière ou la facture de Racine, mieux vaut, sans nul doute, une prose aux flexibles allures qu'une forme plus précise peut-être, mais qui trop souvent comprime les saillies de l'esprit comique. Picard fit donc bien d'y renoncer, puisqu'il la sentait rebelle à ses efforts.

L'eût-il voulu d'ailleurs, le temps lui eût manqué désormais pour versifier des pièces qu'il allait jouer lui-même et mettre en scène à ses risques et périls. De 1798 à 1807, Picard, comme Plaute, Molière et Shakspeare, fut auteur, acteur et directeur tout ensemble; toutefois, jamais son talent ne s'éleva si vite et si haut qu'alors qu'il portait avec lui tant de fardeaux accablants. Son incessante activité, qu'alimentait un corps robuste, la promptitude et l'étendue de sa mémoire, sa présence d'esprit, le multipliaient au besoin et faisaient face à toutes choses. Entre deux répétitions, entre deux visites, saisissait-il un quart-d'heure, vite il retournait à ses pièces, et continuait la page commencée avec un à-propos que ses amis ne pouvaient comprendre. « Comment faites-vous donc, lui disait un jour l'un d'entre eux, pour tenir ainsi l'inspiration en lesse, et l'asservir à toutes vos distractions? — Eh! mon Dieu, rien de plus simple, répondit Picard; moi, je n'ai qu'une affaire, ce sont mes pièces, et, tout en vaquant au gros de la besogne, je ne perds jamais ma comédie de vue. »

D'ailleurs, pour simplifier les embarras d'une administration de théâtre, Picard prit le bon parti de s'attacher le cœur de ceux qu'il devait conduire. Rien ne lui était plus facile, et la chose se fit presque à son insu; car c'était un ami si dévoué, un si joyeux camarade, qu'on s'associait aisément à son amitié comme à sa fortune. Aussi sa petite troupe de la salle Louvois

ne forma bientôt qu'une même famille dont il était le père bien plus que le directeur. Ce bon accord n'empêchait pas le talent, au contraire. Il s'y forma de remarquables acteurs, mais ces réputations de théâtre s'effacent si vite, qu'à peine les connaissons-nous aujourd'hui. Néanmoins, les noms de Clozel, de Vigny, de Picard cadet, frère de notre auteur, et qui remplissait avec distinction l'emploi des valets; ceux de M^{mes} Molé, Péliissier, et de M^{lle} Leverd, ne sont pas encore oubliés des amateurs. Quant à Picard, bien que son jeu ne fût pas sans mérite, il dut à sa gloire d'auteur une large part de ses succès de comédien. Sa voix, comme sa mimique, manquait d'expression et de souplesse. Mais sa présence sur la scène imprimait aux acteurs une émulation qui ne contribuait pas peu à l'effet de l'ensemble. Aussi son théâtre fut-il très-suivi du public comme des littérateurs les plus distingués. Marie-Joseph Chénier y occupait invariablement sa place à l'orchestre, et, Collin-d'Harleville, Andrieux, Lemercier, MM. Étienne, Droz et Duval, se donnaient rendez-vous presque tous les soirs dans la loge de Picard. Dès-lors la salle Louvois fit au théâtre de la rue de Richelieu une concurrence qui influa favorablement sur les progrès de l'art dramatique. La Comédie-Française dut en effet rivaliser d'activité avec le théâtre Louvois, qui montait sans cesse des pièces anciennes et nouvelles, même sans y comprendre celles dont Picard enrichissait incessamment son répertoire.

Il y signala ses débuts d'auteur par *les Voisins* et *le Collatéral*. Dans le cadre d'un seul acte, *les Voisins* nous offrent une peinture tout à fait comique de ces importuns qui font les importants, et, sous le prétexte de vous rendre des services dont vous n'avez point affaire, s'établissent chez vous avec une imperturbable confiance. Quant au *Collatéral*, ce n'est autre que M. de Pourceaugnac. Mais, en dessinant d'après Molière cette étonnante caricature, Picard refit le fond du tableau, d'où ressortent des physionomies originales.

Toutefois, malgré l'entrain de sa gaieté, les plaisantes surprises de ses incidents, ce n'était là qu'une farce, *une charge*, dirait-on en langage d'atelier. Or, des grotesques sont rarement des portraits. Il faut à l'expression de la vérité comique des tons moins heurtés, des oppositions moins brusques; elle ne

doit pas un instant surprendre, mais sans cesse attacher par le choix discret et l'harmonieuse gradation de ses couleurs. Picard le sentait, et comme son inspiration était toujours prête, il fit *la Petite Ville*.

Un passage de la Bruyère lui en fournit le sujet; car il recevait sans cesse chez les poètes, chez les moralistes, des idées, des points de vue nouveaux, dont il découvrait la portée en les éclairant du jour de la perspective dramatique, comme on le voit ici. Son tableau de mœurs est achevé, et de main de maître. Nous ne parlons pas de l'intrigue, défectueuse sans doute; mais remarque-t-on ce défaut lorsqu'il est couvert par l'éclat de la vérité comique? Le style d'ailleurs est toujours simple et conforme aux situations des personnages. Il offre au plus haut degré ce mérite du naturel, si éminent chez Picard, et qui permet, comme l'a dit éloquemment M. Villemain (1), « de prononcer son nom à demi-voix après le grand nom de Molière. » C'est donc là une excellente comédie, un heureux pendant de *la Comtesse d'Escarbagnas*, et l'on ne doit pas s'étonner si elle fut toujours la pièce favorite de Picard. Vers la fin de sa vie, un jour qu'attristé par quelques échecs il s'écriait douloureusement : Je me suis fait illusion sur mon talent; je n'étais pas né pour faire la comédie, je n'y entends absolument rien, » soudain il reprit avec quelque fierté : « Cela n'empêche pas que j'ai fait *la Petite Ville*. » Sans doute elle est un de ses titres les plus durables. Mais sa préférence doit-elle engager la nôtre? Nous le verrons à propos des *Marionnettes* et de *Vanilas*.

Picard eût joué de malheur, si *la Petite Ville* n'eût pas réussi. Mais, chose étrange, la critique se fit moins prier pour louer l'auteur, que le public pour l'applaudir. Geoffroi, entre autres, et le fait mérite qu'on le signale, prit bravement le parti de l'auteur et s'indigna qu'on fit si bon marché de tant de franchise et de vérité comique. A diverses reprises, Hoffmann

(1) Dans sa réponse au discours de M. Arnault, qui renferme une appréciation aussi sagace qu'éloquente du talent de Picard. Mais cette remarque était peut-être inutile, car M. Villemain est coutumier du fait.

et Lemerçier ont parlé en ce sens du public de Picard. Volontiers il riait à ses pièces, mais du bout des lèvres, et en applaudissant semblait craindre de se compromettre. Sans cesse il fallait du Marivaux et du Dorat, du Dorat et du Marivaux, à ces parvenus du directoire qui cherchaient à se décrasser en affectant les manières des marquis de l'ancien régime et leur profonde horreur pour le naturel : *vrai parlerre à la fleur d'orange*, comme le disait Fleury, d'assez mauvais ton, au reste, et fort ignorant.

Entre autres griefs qu'on alléguait contre Picard, on lui reprochait de ne mettre en scène que des bourgeois. Mais que pouvait-il peindre à cette époque de la révolution, qui fut comme une invasion de la bourgeoisie dans toutes les affaires de l'État? Seulement, tandis que ces puissants d'un jour, oublieux de leur origine, se façonnaient déjà aux manières aristocratiques, Picard gardait les rondes allures de l'ancien bourgeois de Paris, son humeur joyeuse et quelque peu narquoise, et jusqu'à son esprit d'ordre et d'économie; car pour un artiste, un comédien surtout, Picard était sage, mais d'une sagesse aimable, qui volontiers cédait aux appels du plaisir et fêtait gaiement sa bien-venue. Plus d'un amoureux caprice engagea sa première jeunesse; et l'on montre encore au collège Louis-le-Grand la pierre du haut de laquelle il considérait, par-dessus la grille du parloir, le premier objet de ses amours. Toutefois, marié de bonne heure, il vécut dès-lors bourgeoisement près de sa femme avec son frère et sa sœur, qui ne formèrent jamais qu'une même famille. Directeur pendant plus de vingt ans à la salle Louvois comme à l'Opéra, il se maintint dans cette sage réserve, et ne se laissa pas entamer par le corps de ballet. Du reste, toujours joyeux, toujours expansif, personne n'avait moins que lui de morgue et de pédantisme; et bien que son talent le fît marcher de pair avec toutes les notabilités de l'époque, après ses amis littéraires, ce qu'il préférait encore, c'étaient la maison et la table de quelque honnête compère, avocat, médecin ou négociant, qui lui laissait ses coudées franches, et lui inspirait, sans qu'il y pensât, quelque nouveau sujet de comédie.

Cependant il avait bien, lui aussi, ses petites vellétés d'amour-propre : témoin ce jour où il voulut lire dans un salon

sa pièce *les Provinciaux à Paris*; faible contre-partie de *La Petite Ville*, au reste, où l'esprit des détails ne couvre pas le défaut de l'ensemble. Mais que cette tentation lui coûtât cher! Picard avait compté sur vingt ou trente personnes tout au plus, lorsqu'il en vit survenir jusqu'à cent et cent trente, et, dans cette foule, de hauts dignitaires, des poètes, des généraux, et un cardinal. Diable! se dit Picard, qui éprouvait de terribles démangeaisons de quitter la place, d'autant qu'il voyait clairement que sa pièce était le moindre souci de tout ce beau monde. Mais enfin la sottise était faite; il prit son parti en brave, et lut tout d'un trait, au bruit des conversations particulières. Personne n'en avait écouté un mot. Tout le monde se récria d'admiration, et le cardinal, qui était un peu sourd et s'était doucement assoupi vers la fin, se réveilla pour dire: Ah! ah! monsieur, voilà une bien jolie comédie. A-t-elle déjà été jouée? « Mais le plus curieux de l'aventure, et ce qui peint ce bon Picard, c'est que lui-même l'a racontée, voulant se punir par où il avait péché; car il n'était pas plus indulgent à ses faiblesses qu'à celles d'autrui, et nous le verrons toujours, comme jusqu'ici, soutenir cette honorable fermeté de caractère dans ses actions comme dans ses œuvres.

Ainsi, tandis qu'il forçait les résistances de son siècle à la bonne comédie, d'autre part il s'attaquait à des vices si communs alors qu'ils recherchaient effrontément le bruit et le scandale. La banqueroute frauduleuse et réduite en système, après les désordres financiers du directoire, voilà ce que Picard, secondé cette fois de M. Chéron, voulut flétrir dans *Duhautcours, ou le Contrat d'union*. Ce Duhautcours, entrepreneur général des faillites de Paris, fripon aux larges mains et à l'esprit subtil, nous l'avons vu tout récemment reparaitre avec éclat sur notre scène; mais trente ans d'exercice l'ont perfectionné dans son art, et, suivant les progrès du siècle, l'impudence de l'escroc de 1802 s'est élevée jusqu'au cynisme de Robert Macaire. On le voit, l'ami de Bertrand compte d'illustres aïeux; car sa généalogie pourrait revendiquer encore *le Banqueroutier* de Gherardi, qu'accueillit si favorablement la cour de Louis XIV. Picard, toutefois, non plus que Gherardi, s'il eût deviné ce héros du jour, n'eût osé le peindre dans l'affreuse nudité de ses vices et l'impudeur de ses allures. Son

Duhautcours est un fripon qui sait vivre, prend les apparences d'un honnête homme, et, avec le langage de la vertu, insinue une banqueroute qu'il se garderait de prêcher ouvertement. Mais, sous ses nuances adoucies et qu'indiquait le ton de l'époque, ce portrait de fripon n'en est pas moins d'une vérité frappante. Ajoutons qu'en un sujet qui tient plus au drame qu'à la comédie, les auteurs ont su répandre une agréable diversité, et sauver l'odieux du fond par l'adresse de la mise en œuvre.

Duhautcours fut assez bien reçu du parterre, mais souleva une étrange polémique. On se demanda s'il appartenait au poète comique de faire l'office d'un juge au criminel, en d'autres termes, s'il était permis de *placer le tabouret de Thémis dans le salon de Thalie*, comme le disaient élégamment MM. Étienne et Martainville (1), qui traitaient la chose de grossière inconvenance. A quoi Picard répondait sensément : « La comédie ne devrait en effet poursuivre que les vices et les ridicules. Mais les délits qui, malgré la prévoyance des lois, trouvent moyen de leur échapper, ne deviennent-ils pas du ressort de la comédie ? L'adultère et la banqueroute sont de ce nombre. » Disons en outre qu'avant d'aborder de si graves sujets, le poète doit mesurer ses forces, faire appel à la conscience de son talent. Mais il serait coupable d'hésiter encore, s'il ressent en lui quelque chose de la vigueur de ce génie comique qui, des seuls stigmates du ridicule, flétrit éternellement les Tartuffe et les Turcaret.

Les fripons démasqués, Picard s'attaqua aux intrigues de l'ambition, mais si modérément cette fois qu'il manqua son but. Son *Mari ambitieux* n'est ni vrai ni édifiant en bien ou en mal. Faiblement conçue, plus faiblement écrite, cette pièce ne nous eût point arrêté, si elle ne faisait suite à *l'Entrée dans*

(1) *Histoire du théâtre français pendant la révolution*, tome IV. — C'est un ouvrage de la jeunesse des deux auteurs, curieux à consulter, mais empreint du style maniéré de l'époque, et où l'on ne retrouve ni la verve de Martainville, ni les rares qualités de style et d'invention qui ont fait de M. Étienne un des hommes les plus remarquables de la génération littéraire de l'empire.

le Monde. Ce sont là les deux premiers actes d'une trilogie où, développant sur la scène ce qu'Horace rassemble en quelques vers, Picard se proposait de retracer les révolutions du caractère de l'homme à ces trois âges de sa vie, adolescence, maturité et vieillesse. Mais *l'Entrée dans le Monde* obtint si peu de succès qu'il n'osa reproduire, sous les traits de l'âge mûr, l'adolescent dont on avait si mal accueilli les débuts. Changeant le nom et l'entourage du héros, il en fit son mari ambitieux, qui, n'ayant pas mieux réussi, le découragea d'aller plus loin. Mais cette idée, qu'il ne put soutenir au théâtre, redevint la base de son roman *Eugène et Guillaume*. Là, prenant deux hommes dès le berceau, il nous les montre, suivant les vers d'Horace, en proie aux influences de ces passions diverses qui se partagent le cours de notre existence. Toutefois ces personnages n'offrent rien de saisissant et d'original. On voit trop qu'ils sont tenus de dépouiller ou de revêtir à point nommé, et comme à jour fixe, les attributs caractéristiques de l'âge qu'ils n'ont plus ou de celui qu'ils viennent d'atteindre. Ce sont là des types, des abstractions systématiques, et non des individus qui agissent librement et spontanément. Le roman, comme on le sait du reste, est le côté faible de Picard. C'est pourquoi, sans examiner à part cette face de son talent, il nous suffira de l'entrevoir à travers l'analyse de son théâtre. Chose facile, car le romancier n'a fait que reprendre en sous-œuvre et trop souvent délayer, comme ici, en d'interminables longueurs, les données du poète dramatique.

Bien qu'Horace l'eût assez mal inspiré jusqu'alors, Picard ne lui garda pas rancune ; et comme il relisait un jour ce poète favori, dont il voulait faire le *vade-mecum* des auteurs comiques, un trait lumineux le frappa soudain. Il sortit, et s'en fut trouver M. Droz qu'il consultait habituellement, ainsi qu'Andrieux ou Collin d'Harleville : Savez-vous, lui dit-il d'abord, qu'il y a toute une comédie en ce vers d'Horace :

Duceris ut nervis alienis mobile lignum.

— Cela se peut, reprit M. Droz ; mais, si vous ne la faites pas, je vous réponds bien de ne point aller sur vos brisées.—Je

la ferai, dit Picard. Et, au lieu d'une, il en fit trois : *les Marionnettes*, *les Ricochets*, et *la Vieille Tante*.

Ce fut comme un réveil de l'auteur de *la Petite Ville* ; car depuis lors, si, outre les pièces déjà citées, il avait enrichi son répertoire de quelques jolies comédies, *M. Musard*, *le Vieux comédien*, *l'Acte de naissance*, *les Tracasseries*, et surtout *la Noce sans le mariage*, néanmoins, tout en s'y jouant avec une agréable facilité, son talent n'y grandissait pas. Déjà même on lui reprochait de s'épuiser par une production trop abondante, lorsqu'il déploya, dans *les Marionnettes*, une vigueur, une étendue qu'on ne lui supposait pas encore.

De *la Petite Ville* aux *Marionnettes*, il y a évidemment progrès ; car ici, dépassant ces formes locales et accidentelles qui longtemps après l'arrêtèrent aux surfaces de la société, le regard du poète pénètre jusqu'au fond du cœur de l'homme, y saisit les éternels mobiles de ses passions et de ses égarements. La donnée de sa pièce portait jusque-là, et plus on l'examine, plus on admire la force de l'invention de Picard. En effet, quelles ressources restaient encore à la comédie de caractère ? Ses types saillants, gravés de main de maître, ne se prêtaient plus qu'à de pâles reproductions. Quoi donc de mieux imaginé pour mettre en relief des figures sans cela pâles et vulgaires qu'un de ces coups de fortune dont le subit ébranlement tire l'homme de son assiette, et, soit qu'il se relève ou s'abatte, imprime à sa nature un mouvement extraordinaire. Mais, de plus, si ce jeu de fortune, atteignant à la fois deux hommes que rapproche le hasard des circonstances, ruine l'un et enrichit l'autre, quels nouveaux contrastes vont aussitôt surgir de cette combinaison ! Ce ressort une fois établi et vigoureusement lancé, Picard le pousse à ses derniers effets. Il en fait dépendre tous les mouvements de ses marionnettes humaines, qu'agite incessamment le flux et le reflux de la fortune. A ce sujet même on accusa l'auteur de ravalier l'humanité, en l'asservissant tout entière aux seuls mobiles de l'égoïsme. « Votre comédie est bien vraie, lui écrivait-on, mais bien affligeante. » A quoi Picard était en droit de répondre, ce nous semble : « Si elle est vraie, j'ai rempli mon but ; pour affligeante, est-ce à moi qu'il faut s'en prendre ? » Il fit donc bien de maintenir son premier plan. S'il y eût introduit, par condescendance, un rôle de *raison-*

neur, un stoïcien insensible au malheur comme à la prospérité, ce personnage, l'antipode du comique, eût ralenti singulièrement la marche si entraînante de son action; mais peut-être n'a-t-il pas accusé assez distinctement chacune des formes qu'affecte, selon la tournure des caractères, cette même ambition des richesses. Que tous ses personnages aiment l'argent, rien de plus naturel; mais tous l'aiment de la même manière, et ne nous expliquent pas ces motifs secrets si étroitement liés aux faiblesses de l'homme et qui l'attachent aux moyens d'y satisfaire. Donnez à Molière la même situation, quel jour va se répandre sur les caractères, en marquer toutes les différences! Picard manquait de ces touches profondes et décisives. Mais il a très-vivement saisi et rendu de la manière la plus dramatique ces transports d'ivresses ou ces abattements du désespoir qu'entraîne chez les hommes l'élévation ou la ruine de leur fortune. Son intrigue, d'ailleurs, est si fortement tissée, qu'on n'en saurait détacher un fil sans dérouler la pièce entière. Ici ressort visiblement cette *unité de vues* qui fait converger toutes les évolutions de la scène vers une perspective unique, et que Lemer cier signale comme une des qualités distinctives de l'auteur de *la Petite Ville*, des *Marionnettes* et de *Vanglas*.

Il pouvait y joindre encore *les Ricochets* et *la Vieille Tante*, qui ne sont qu'une contre-partie des *Marionnettes*, mais où le retour du même motif se dérobe sous les variations les plus ingénieuses. Cette fortune autour de laquelle il fait encore graviter ses personnages, l'auteur ici la personnifie avec bonheur sous les traits d'une capricieuse petite-maitresse ou d'une vieille tante qui mène en lesse des collatéraux attachés aux promesses de son testament.

Duceris ut nervis alienis mobile lignum,

peut-on leur dire encore, car que de choses dans un vers d'Horace, surtout lorsqu'on le revoit entouré d'un si brillant et si ingénieux commentaire! Ne serait-il pas juste, toutefois, d'en faire remonter les inspirations moins au poète latin lui-même qu'aux influences d'une époque si féconde en révolutions de tout genre, en proie aux caprices d'une fortune dont la per-

pétuelle instabilité semblait se jouer des hommes et insultait à leur prévoyance? Alors les événements agissaient en maître, et il n'était pas d'obstacle qui ne se brisât ou ne fléchît sous leur effort. Aussi la plupart se lassèrent bientôt d'une lutte insoutenable, et, comme les girouettes au vent, les marionnettes au fil du machiniste, se laissèrent aller à cet irrésistible courant des choses.

On en était là, lorsque Picard donna *les Marionnettes* et *les Ricochets*. Certes, il n'y voulait pas faire acte de courtisan, et cependant jamais il ne plut davantage à ce nouveau favori du destin, qui, recueillant le bénéfice des révolutions du passé, n'avait plus affaire qu'à des caractères tout assouplis, et qu'il courba sans peine sous le joug de son despotisme. Mais, avec la liberté, le dévouement menaçait de disparaître. A défaut de ce généreux mobile, les titres et les richesses devinrent les ressorts du nouveau gouvernement, et Napoléon les fit jouer en digne élève de Machiavel. Aussi quoi de plus conforme à ses vues qu'une comédie où l'on représentait la fortune comme la souveraine maîtresse et le pivot de toutes les actions humaines? L'empereur ne vit pas, ou ne voulut pas voir, qu'en cela l'auteur faisait la satire et non l'éloge de l'humanité. Il complimenta Picard, lui accorda la croix de la Légion d'honneur et une pension de six mille francs. Mais il lui rendit un fâcheux service en le tirant du théâtre Louvois pour le faire entrer à l'Académie. Depuis lors, Picard retrouva rarement ses bonnes veines d'autrefois. La vie du comédien lui était nécessaire, et puis il respirait si à l'aise dans ce théâtre Louvois qu'il avait créé, où il était estimé, chéri, dont les vicissitudes même tenaient sans cesse son inspiration en éveil. Mais entre l'Institut et le théâtre le préjugé lui ordonnait de choisir. Il choisit l'Institut; ce fut tant pis pour lui et pour nous. Un titre de plus contre quelques bonnes pièces de moins, la balance n'est pas égale.

Il fut reçu en novembre 1805, à la place de Dureau de la Malle. L'Académie, ce jour-là, ne fit qu'une *fournée* de trois récipiendaires, Raynouard, Laujon et Picard, qui, ainsi pressés, durent borner leurs discours aux compliments d'usage. On espérait cependant que Picard y traiterait de la comédie. Il en toucha quelques mots, en effet, comme par bienséance; mais

rien n'y décèle cette pénétration d'esprit critique qui allait se faire jour dans les préfaces de ses œuvres, et ses articles, trop peu nombreux, sur les principes d'un art dont il possédait la théorie aussi bien que la pratique. Il n'est pas de plus aimable lecture que celle de ces préfaces où Picard fait son examen de conscience, distingue ses avantages et confesse ses fautes avec une ingénuité charmante. Sans doute, si l'on avait le cœur assez endurci, çà et là on pourrait relever encore quelques faiblesses d'amour paternel ; mais elles proviennent d'un attrait si légitime, elles compromettent si rarement l'impartialité et la sagacité du critique, qu'en vérité ce triste courage manque, surtout qui se rappelle la morgue ou l'insolente modestie qu'affichent certaines préfaces de ce temps-ci. Chemin faisant, et par l'analyse même de ces pièces, Picard en vient à toucher quelques points plus étendus, et, dans ces rencontres, son esprit juste va toujours droit au but. Mais, pour apprécier toute sa portée, il faut lire son article *Comédie* (de l'*Encyclopédie moderne*, de Courtin). Comme érudition, à dire vrai, la matière est vite épuisée. Picard comprend toute la comédie dans Molière ; il explique à merveille les secrets de ses admirables compositions, et en extrait rigoureusement toutes les règles de l'art comique, soit qu'on s'attache aux peintures des caractères ou des mœurs, ou aux savantes combinaisons de l'intrigue. Bien qu'il ne reprenne pas de haut l'histoire de la comédie, Picard l'embrasse néanmoins sous toutes ses formes, et jusqu'à ses dernières limites. C'est que Molière le dispensait aisément de Plaute, de Térence et même d'Aristophane ; Molière, objet de ses constantes études, auquel il vouait ce culte d'une admiration qui tourne aisément au fanatisme, lorsqu'il vit de près dans le commerce de cet immense et sympathique génie. Aussi faut-il voir comme il relève lestement les bévues du professeur Schlegel, critique si remarquable d'ailleurs, mais qui traite l'auteur du *Misanthrope* comme eût fait sans doute ce bon M. Caritidès, de réjouissante mémoire.

Toutefois ces préférences de Picard n'emportaient rien d'étroit et de systématique. On le voit estimer à leur juste valeur les procédés du théâtre allemand, dont les traductions de Bonneville ouvrirent l'accès à sa première jeunesse. Il connaissait Shakespeare, et déjà l'élevait à la hauteur de Corneille.

Aussi, lorsqu'une école nouvelle inscrivit sur sa bannière les noms du poète anglais, de Goethe et de Schiller, au rebours de tant d'autres, Picard ne ferma pas les yeux, et, en lançant aux novateurs quelques épigrammes, comme c'était son droit d'auteur comique, il les attendit à l'œuvre pour les juger définitivement. Loin de jalouser ces jeunes poètes, qu'il voyait déjà grandir à ses côtés, il les accueillait avec une bienveillance paternelle et les aidait de tout son pouvoir; dans cette dernière phase de sa vie, où nous le suivons désormais, si son talent pâlit et quelquefois s'efface, son cœur, son dévouement au théâtre, restent toujours les mêmes, et l'entraînent, avec autant de zèle et de promptitude, vers tout ce qui peut en agrandir le glorieux héritage. Pour sa part, il s'y maintint jusqu'au bout, servant encore la bonne comédie par l'autorité de ses exemples et l'éclat de ses derniers triomphes, qui bientôt réparèrent le cruel échec des *Capitulations de conscience*.

Académicien, Picard crut se devoir d'écrire cette pièce en vers, et d'y travailler consciencieusement. Mais il n'était plus là pour la jouer lui-même, donner le ton à ses comédiens, et disposer en sa faveur les capricieuses éventualités du succès. Exilé dans la direction de l'Opéra, où il se donnait au diable contre les dieux du chant et les déesses du ballet, il regretta plus vivement sans doute la salle Louvois, en se voyant si mal accueilli au Théâtre-Français. Sa pièce ne fut pas même entendue sous le bruit des sifflets qui la couvrirent impitoyablement. Picard ne se tint pas pour battu, et des cabales du parterre en appela, cette fois, à l'impartialité des lecteurs, dont les suffrages confirmèrent son estime de sa pièce. Néanmoins, et bien que le plan combiné avec art s'y prête au développement de caractères, Picard y reste au-dessous d'un sujet qui passait sa portée. C'était affaire au seul auteur du *Tartuffe* de pénétrer en ces obscurs replis de la conscience, d'y accuser distinctement la subtilité de ces sophismes si déliés qu'ils échappent parfois à l'examen le plus scrupuleux et nous égarent à notre insu. Picard n'atteignit qu'à moitié son but, et ses personnages raisonnent trop souvent au lieu d'agir. Toutefois son Descobard, procureur et casuiste, ce qui revient au même, est un original fort amusant; il déduit de la manière la plus délicate ces petits mensonges affectés à l'exercice de chaque profession; ces

idiotismes du métier, comme Diderot les appelle spirituellement, en vertu desquels on vole ses clients ou ses pratiques en toute sûreté de conscience. C'était bien osé au poète comique de frapper ainsi sur tout le monde, et il dut payer d'une chute l'honorable témérité de son courage. Mais la rancune du parterre ne tint pas contre les amusantes comédies de l'*Alcade de Molorido* et des *Oisifs*, ces charmants croquis de ridicules pris sur le fait, qui furent accueillis et souvent revus avec plaisir. Tout en s'y délassant, Picard ne perdait pas l'espoir d'aborder encore la grande comédie. Mais il en fut détourné quelque temps par les catastrophes de 1814 et de 1815, et les soins de la direction nouvelle qu'il reprit à l'Odéon en 1816.

Simple homme de lettres, Picard n'assista guère qu'en spectateur, mais en spectateur vivement ému et intéressé, au terrible dénoûment du drame révolutionnaire. Lassé, comme tant d'autres, du joug de l'empire et de ses insatiables exigences, il s'attacha volontiers au nouveau pouvoir; et nous lisons dans le *Journal des Débats*, du 15 juin 1814 : « M. Picard a eu l'honneur d'être présenté au roi, et d'offrir à sa majesté un exemplaire de son *Théâtre*; » ce qui valut à l'auteur des *Marionnettes* de figurer au *Dictionnaire des Girouettes*. Son chapitre, du reste, est fort court; car, loin de tourner sans cesse à tous vents, Picard, dès qu'il vit le train des choses, revira soudain, et par le roman ou la comédie fronda hautement les vices et les ridicules à l'ordre du jour. Le premier, dans *Monsieur de Bouvainville*, il fit entendre sur la scène les mots d'électeur et de député constitutionnel. C'est là, du reste, le trait le plus saillant de cette pièce où Picard prit à faux une ingénieuse donnée qu'il devait à Fielding. Mais, en la retournant sous toutes ses faces, il y trouva matière à deux autres comédies : *les Deux Philibert* et *Vanglas*, et il rencontra juste cette fois.

L'intrigue des *Deux Philibert* est des plus amusantes. Elle défraye, il est vrai, tout le comique de la pièce, dont le bout-en-train n'est qu'un de ces aimables mauvais sujets comme on en voit tant au théâtre. Il n'en est pas ainsi de *Vanglas*, des caractères de Picard le plus original, et celui qu'il a le plus profondément creusé; car c'est un type que *Vanglas*, une vivante expression de ces hommes multiples, en quelque sorte, ardents

au bien comme au mal, qu'emportent tour à tour l'exaltation de la tête et des sens, ou les élans d'un noble cœur. Ici l'intrigue est peu de chose, mais elle se rattache étroitement à la conduite du principal personnage, qui disposé de toutes les situations et les groupe autour de lui dans une puissante unité. Jamais, je le répète, Picard n'a créé rien de plus fort et de plus achevé. Jamais il ne pénétra plus avant dans la connaissance du cœur humain.

Cependant cette pièce n'obtint pas, à beaucoup près, la vogue des *Deux Philibert* ; si quelques journalistes l'admirent aussitôt parmi les meilleures pièces de Picard, le public la reçut froidement et n'y retourna point. Le genre un peu sérieux, l'insignifiance des caractères subalternes de *Vanclas* n'expliquent qu'à demi cette indifférence. Mais le jour devait venir où l'envie prendrait sa revanche contre la gloire d'un poète qui longtemps l'avait désarmée, mais non vaincue. Picard en ressentit douloureusement les atteintes ; sa naturelle gaieté, qui s'épanouissait sur son visage, se voila par degrés d'une mélancolie qu'expriment déjà, d'une manière si touchante, ces lignes de la préface de *Vanclas* :

« Pour être loué d'abondance de cœur, il faut être jeune homme ou septuagénaire. J'ai joui de la première époque ; j'attends la seconde avec un peu d'espoir et beaucoup de crainte. »

Cette dernière époque de sa vie, qui sans doute eût consacré sa gloire, Picard ne l'atteignit pas, miné avant l'âge par les peines du cœur et les ravages d'une activité dévorante. Mille traverses coup sur coup l'assaillirent. Sous ses yeux l'Odéon s'abîma dans les flammes, et lorsqu'à force de volonté il se réouvrit avec le titre de *Second Théâtre-Français*, que ne fit-on pas pour le décourager de cette entreprise ? En même temps des malheurs domestiques le frappaient au cœur. Marié deux fois, Picard vit mourir entre ses bras la seconde de ses femmes, encore toute charmante et dans la fleur de sa jeunesse. Elle ne lui laissa qu'une fille que s'attacha plus étroitement la tendresse de son père, mais trop jeune encore pour combler le vide de ses affections.

A défaut d'un bonheur qui lui échappait, Picard appela le travail à son aide, et s'y livra jusqu'à l'excès. Quitte enfin du métier de directeur, *ce purgatoire anticipé*, comme il l'appelle, il multiplia avec une incessante activité, romans et comédies. Mais, faut-il le dire, ces derniers ouvrages ressentent la hâte et l'épuisement prématuré de son intelligence. Bien qu'il s'adjoigne des collaborateurs d'un esprit vif et distingué, M. Mazères et M. Empis notamment, Picard ne peut que se reproduire lui-même. Toutefois ni l'esprit ni la gaieté ne manquent à ses dernières pièces. Mais on y chercherait en vain cette originalité de créations, cette franchise et ce relief du style qui distinguent si éminemment son répertoire du théâtre Louvois.

De même ses romans. Le *Gilblas de la Révolution*, par exemple, qu'est-ce autre chose que la donnée des *Marionnettes* appliquée aux frais de l'histoire, et dont le ressort, tendu ici jusqu'à l'excès, ôte aux personnages toute liberté d'esprit et d'allures? Ce sont là, si j'ose dire, des marionnettes systématiques, tenues, à chaque phase de la révolution, de se travestir selon la mode du jour et la couleur du temps. Picard ne réussit pas mieux à refaire *Vanclas* dans *Gabriel Désobry ou l'Exalté*. Enfin son *Honnête homme ou le Niais* ne nous offre qu'un Alceste bourgeois, une pâle copie de ce vivant paradoxe du génie de Molière. Mais, en signalant les défauts du plan et des caractères, il convient de relever dans ces romans cet esprit de détail, ces observations piquantes dont l'auteur en assaisonne presque toutes les pages. Il faut y joindre encore les *Mémoires de Jacques Fauvel*, d'une élégance et d'un bon goût de style qui nous dénoncent ici l'active collaboration de M. Droz. C'est une lecture toute charmante que celle des premiers volumes, où sont très-spirituellement retracées les més-aventures d'un étourdi échappé du collège. Enfin, nous ne saurions passer sous silence *les Gens comme il faut et les petites Gens* : d'un coup d'œil sagace, Picard y passe en revue les trois classes de la société, haute, moyenne, basse, et procède ainsi directement à sa comédie des *Trois Quartiers*.

Bien qu'elle lui soit commune avec M. Mazères, cette pièce ferme dignement la carrière dramatique de Picard. C'est là une de ces peintures de mœurs comme il en composait dans ses

meilleurs jours, sauf peut-être une certaine franchise d'expression trop souvent sacrifiée ici à l'effet d'un jeu de mots, ou aux antithèses de l'épigramme. Le plan, d'ailleurs, embrassait trop de personnes et de choses pour qu'il fût possible aux auteurs de creuser à fond leurs caractères. Aussi le plus vrai, le plus saisissant est-il celui de ce spirituel intrigant que nous retrouvons dans chacun des trois quartiers, et qui est de tous les partis pour être de tous les diners. Dans les autres personnages, sans doute nous reconnaissons des originaux fidèlement empruntés à la Chaussée-d'Antin, comme à la rue Saint-Denis et au faubourg Saint-Germain; mais ils ne nous offrent pas de caractère individuel, et qu'on puisse comprendre en dehors de leurs ridicules de caste ou de localité.

Du reste, et sauf quelques brillantes exceptions, cette lacune se découvre dans tout le théâtre de Picard, et la rabaisse au second rang. Ses personnages sont vrais, mais le plus souvent d'une vérité relative et superficielle; si vous les détachez des temps et des lieux où ils vivent, aussitôt ils s'évanouissent dans les ombres du passé, et n'appartiennent plus qu'à l'histoire. Molière lui-même, sans doute, débuta par la comédie de mœurs, car *les Précieuses ridicules* ne méritent pas d'autre titre. Mais lorsqu'il reprit, dans *les Femmes savantes*, avec la toute-puissance de son génie, cette esquisse déjà si vigoureuse, de quels caractères il doubla, si j'ose dire, ces travers d'esprit que lui fournissait son époque! Jamais la comédie de Picard n'atteignit ce degré de consistance et de profondeur. Mais, loin de Molière, il reste encore une place honorable, glorieuse même, à l'auteur de *Van-glas* et des *Marionnettes*. Chez Picard, le talent du poète était sans cesse animé des vertus de l'honnête homme. Sans forcer les allures de la comédie et la guinder jusqu'au pédantisme, il n'en attaqua pas moins les vices et même les crimes qui ressortissaient à sa compétence par leur côté ridicule. Ami d'Andrieux et de Colin d'Harleville, de Ducis et de Droz, Picard enfin n'a laissé que d'honorables et doux souvenirs. Aussi, lorsqu'en décembre 1828, une vieillesse prématurée l'enleva à l'âge de cinquante-huit ans, sa perte inspira d'universels regrets. La comédie, telle que le divin Molière nous l'a faite, Picard avait en effet su la reprendre et la continuer, sur un degré infé-

rieur , il est vrai , mais avec un talent que ses successeurs , si ingénieux , si spirituels qu'ils fussent , ne devaient pas faire oublier.

ALEXANDRE DUFAÏ.